



HAL
open science

La philosophie du langage de John Locke

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. La philosophie du langage de John Locke. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2009, 31-32, pp.73-110. <hal-00875438>

HAL Id: hal-00875438

<https://hal.science/hal-00875438v1>

Submitted on 5 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La philosophie du langage de John Locke

Introduction

Dans l'histoire des idées en matière de philosophie du langage, la conception de John Locke (1632-1704) nous semble particulièrement digne d'intérêt. Les idées de Locke dans ce domaine sont décrites et expliquées dans son célèbre ouvrage, *An Essay Concerning Human Understanding*¹, divisé en quatre Livres et traduit en français sous le titre *Essai sur l'entendement humain*². C'est plus précisément dans le Livre III que Locke traite de cette question du langage et des mots. Notre objectif est ici de présenter sa théorie dans ses grandes lignes.

L'Essay a été l'un des ouvrages de référence des philosophes des Lumières au XVIII^{ème} siècle. La philosophie de Locke a également exercé une influence sur la Constitution américaine, ainsi que sur la Révolution française. Par ailleurs, un siècle avant Kant³, Locke, voulant étudier l'origine et les fondements de la connaissance, s'est assigné pour tâche de découvrir les limites de la faculté de connaître. Plus précisément, pour ce qui nous concerne ici, le Livre III de l'Essay offre au lecteur non seulement un examen de nos facultés—notamment de notre faculté de langage—mais aussi une critique à la fois de cet instrument de communication qu'est le langage, et des abus commis par ses utilisateurs. Cette étude de quelques passages

¹ Cet ouvrage a connu quatre éditions (de 1690 à 1700) du vivant de son auteur. Pour ce qui est des éditions modernes, on peut se référer à Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, edited by Peter H. Nidditch, Oxford University Press, 1975. Outre cet *Essay*, les principales œuvres de Locke, l'un des plus éminents représentants de l'empirisme anglais, sont *A Letter Concerning Toleration* (*Lettre sur la tolérance*) et *Two Treatises of Government* (*Traité sur le gouvernement civil*).

² Nous citons Locke dans le texte original. Sauf indication contraire, nos références doivent s'entendre comme renvoyant au Livre III. En français, on peut conseiller la traduction de J.-M. Vienne : Locke, *Essai sur l'entendement humain*, Librairie philosophique, Paris : Vrin, 2001.

³ Voir la *Critique de la raison pure*. Dans cet immense ouvrage, Kant mentionne Locke à cinq reprises, dont trois sous l'appellation « le célèbre Locke ».

du Livre III sera pour nous l'occasion de montrer l'actualité et la modernité de certains aspects de la doctrine de Locke.

La méthode de Locke

La méthode de Locke n'a pas grand chose à voir avec celle de ses illustres contemporains, tels que Spinoza ou Leibniz. C'est en effet un empiriste, tout comme son prédécesseur Francis Bacon (1561-1626), auteur du *Novum Organum* ou *New Organon*, et de *The New Atlantis* (*La Nouvelle Atlantide*).

L'Essay a été l'objet de nombreux commentaires, notamment de la part de Leibniz⁴. On sait tout ce qui oppose le rationalisme de celui-ci à l'empirisme⁵ de Locke. De ce point de vue, les Français, peu enclins à l'empirisme, font plus souvent référence à Descartes ou à Spinoza qu'à Locke, mais Voltaire fait exception, et il est clair qu'il a su apprécier Locke à sa juste valeur. L'admiration qu'il lui voue est à la mesure de la raillerie qui vise Leibniz dans *Candide*, conte dans lequel il se livre à une satire de la métaphysique optimiste de l'auteur des *Essais de théodicée* et de son meilleur des mondes possibles, œuvre d'un Dieu calculateur. Le philosophe anglais est le sujet de la Treizième des *Lettres philosophiques sur l'Angleterre*, ou *Lettres anglaises* (*Sur M. Locke*) :

Jamais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un logicien plus exact que M. Locke ; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs ni à la sécheresse des vérités mathématiques, qui ne présente d'abord rien de sensible à l'esprit ; et personne n'a mieux prouvé que lui qu'on pouvait avoir l'esprit géomètre sans le secours de la géométrie. Avant lui de grands philosophes avaient décidé positivement ce que c'est

⁴ Leibniz répond aux idées de Locke dans son ouvrage dialogué *Les nouveaux essais sur l'entendement humain*. Leibniz, rationaliste, s'oppose nettement à l'empirisme de Locke. Maine de Biran (dans *De l'aperception immédiate, Mémoire de Berlin*) propose également un examen critique de la doctrine de Locke.

⁵ Pour des définitions claires des différents termes utilisés ici (empirisme, rationalisme, innéisme, conceptualisme, nominalisme, etc.), on pourra consulter avec profit l'excellent ouvrage de C. Godin, *Dictionnaire de philosophie*.

que l'âme de l'homme ; mais puisqu'ils n'en savaient rien du tout, il est bien juste qu'ils aient tous été d'avis différents. (Voltaire 88)

On opposera cela à ce que Voltaire écrit plus loin dans la même *Lettre*, non sans ironie, à propos de Descartes :

Notre Descartes, né pour découvrir les erreurs de l'Antiquité, mais pour y substituer les siennes, et entraîné par cet esprit systématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'âme était la même chose que la pensée, comme la matière, selon lui, est la même chose que l'étendue : il assura que l'on pense toujours, et que l'âme arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphysiques, connaissant Dieu, l'espace, l'infini, ayant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connaissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de sa mère. (Voltaire 89-90)

Aucun long commentaire n'est ici nécessaire et l'on devine facilement où va la préférence de Voltaire, qui était tout comme Locke un adversaire de la théorie des idées innées chère à Descartes⁶. Locke est effectivement d'une certaine manière l'anti-Descartes, tout en étant aussi un peu, par sa célébrité auprès de ses compatriotes et par sa place de philosophe archétypal, le pendant de Descartes en Angleterre.

Empirisme et conceptualisme

Locke est non seulement empiriste, mais également conceptualiste. Le conceptualisme se distingue du nominalisme : pour celui-ci, la réalité extralinguistique est constituée uniquement d'individus, c'est-à-dire de singularités, et les seules entités universelles sont les mots, qui expriment des généralités qui ne sont pas dans les choses mêmes, alors que le conceptualisme distingue subtilement les *mots*

⁶ Dans le Livre I de l'*Essay*, Locke critique la théorie des idées innées ; nos idées, ou représentations qui se trouvent dans la conscience, ne peuvent venir que de l'expérience et rien n'existe avant l'expérience que la faculté de former des représentations. Cette doctrine typiquement empiriste s'oppose principalement au rationalisme, et plus spécifiquement au rationalisme innéiste.

(envisagés comme formes) et les *idées* dont ces formes sont les véhicules ; dans ce cadre, ce sont les idées qui atteignent à l'universalité, et non simplement les mots en tant que formes.

Locke est conceptualiste, dans la mesure où l'universel en matière de connaissance est pour lui une création de l'entendement : la classification des choses est de l'ordre du psychique et ne réside pas dans la nature de ces choses, qui sont toutes singulières⁷.

Sémiotique

Il existe deux conditions au langage : la capacité physiologique de former des sons articulés et la capacité d'utiliser les sons comme signes. Il convient de préciser, pour éviter tout malentendu, que le terme « signe » chez Locke n'est pas équivalent au signe saussurien, auquel les modernes férus de sciences humaines sont davantage habitués : il correspond plutôt à ce que les saussuriens appellent le signifiant, c'est-à-dire la forme acoustique (ou graphique) des unités linguistiques⁸.

Locke est parfaitement conscient que c'est la capacité d'utiliser les sons comme signes, capacité qui est de nature mentale, qui compte le plus. Il a vu la relation fondamentale entre le son et le sens, le son étant le signe de ce qu'il appelle conceptions internes :

To use these sounds as signs of ideas. Besides articulate sounds, therefore, it was further necessary that he should be able to use these sounds as signs of internal conceptions; and to make them stand as marks for the ideas within his own mind, whereby they might be made known to others, and the thoughts of men's minds be conveyed from one to another. (Locke : ch. I, §2)

⁷ Il est vrai que la nuance est délicate et que Locke oscille parfois entre conceptualisme et nominalisme.

⁸ Voir Saussure, *Cours de linguistique générale*, initialement publié en 1913. Voir aussi un recueil de manuscrits moins connus, découverts en 1996 : Saussure, *Écrits de linguistique générale*.

Il nous propose une théorie proprement sémiotique⁹ de la connaissance. Le Livre III de *l'Essay* laisse en effet entendre que tout passe par le langage, car les idées lui sont intégrées, les mots étant les signes de ces dernières. Il a en effet bien compris que l'homme est un être sémiotique : les sons sont à la fois les véhicules des significations et les représentants des idées dans l'esprit. L'intérêt du système sémiotique est pour Locke la possibilité de faire passer les pensées d'un esprit humain à un autre esprit humain grâce au véhicule sonore. Il met ainsi l'accent sur la fonction de communication, contrairement aux philosophes logicistes, qui se servent de l'analyse du langage pour élaborer une théorie de la proposition, au sens logique du terme, analysable en deux constituants, le sujet et le prédicat, et à laquelle on peut assigner une valeur de vérité¹⁰. En ce sens, il est certainement, comme cela a été déjà dit, un philosophe analytique avant l'heure¹¹.

Noms propres et termes généraux

Concernant la question des particuliers ou choses particulières, Locke indique que le langage aurait été confus et difficilement utilisable si chaque chose particulière avait un nom¹². Autrement dit, il a ici en tête l'avantage que présentent les noms communs, qu'il appelle termes généraux¹³, qui ont la capacité de faire référence à des classes, à des ensembles de choses :

⁹ La sémiotique (ou sémiologie) est la science des signes et de leur utilisation. Le premier fondateur d'une sémiotique moderne et réellement systématisée est Ch. S. Peirce (1839-1914), philosophe, logicien et mathématicien nord-américain. Saussure évoque quant à lui une sémiologie comme science des signes, sous forme programmatique, dans le *Cours de linguistique générale* (33 ; 100-01). Locke lui-même utilise le terme *sémiotique* comme théorie des signes, à la fin du Livre IV de *l'Essay*.

¹⁰ Comme représentants classiques de cette approche, on peut citer Arnauld et Nicole, *La logique ou l'art de penser* (1970), référence fondamentale dont les cinq premières éditions s'étalent entre 1660 et 1683.

¹¹ Pour un bref exposé de cette analyse courante, voir Baraquin et Laffitte, *Dictionnaire des philosophes* (193-96).

¹² Rappelons que lorsqu'une chose particulière possède son nom particulier, on appelle ce dernier « nom propre ».

¹³ Locke a une vision pragmatique du langage. Il indique en effet que, malgré l'économie permise par les termes généraux, nous avons recours à des noms propres (pour

It is not enough for the perfection of language, that sounds can be made signs of ideas, unless those signs can be so made use of as to comprehend several particular things: for the multiplication of words would have perplexed their use, had every particular thing need of a distinct name to be signified by. To remedy this inconvenience, language had yet a further improvement in the use of general terms, whereby one word was made to mark a multitude of particular existences: which advantageous use of sounds was obtained only by the difference of the ideas they were made signs of: those names becoming general, which are made to stand for general ideas, and those remaining particular, where the ideas they are used for are particular. (ch. I, §3)

Il convient alors d'étudier la manière dont nous catégorisons les choses. Or Locke annonce, dès le début du Livre III, l'absence d'isomorphie entre les mots et les choses. Il reconnaît l'importance cruciale du langage, mais n'identifie pas pour autant l'ordre des significations à l'ordre de la connaissance. Il annonce ainsi son idée de l'imperfection du langage, ce qui sera l'un des thèmes principaux de la fin du Livre III.

Le langage précède la science

Locke indique—et on ne peut que lui donner raison—que ce sont d'abord les peuples qui ont donné naissance à la plupart des termes généraux, bien avant les sciences :

languages, in all countries, have been established long before sciences. So that they have not been philosophers or logicians, or such who have troubled themselves about forms and essences, that have made the general names that are in use amongst the several nations of men: but those more or less comprehensive terms have, for the most part, in all languages, received their birth and signification from ignorant and illiterate people, who sorted and denominated things by those sensible qualities they found in them; thereby to signify them,

les personnes principalement), lorsque cela se révèle utile. Ce pragmatisme est évidemment lié à l'empirisme.

when absent, to others, whether they had an occasion to mention a sort or a particular thing. (ch.VI, §25)

Ce ne sont donc pas des lettrés qui ont classé et nommé les choses à partir des qualités sensibles. La classification et la nomination précèdent historiquement la réflexion scientifique et philosophique sur les choses. Par conséquent le langage, conservateur sur le plan de la classification et même de la description des choses, ne présente aucune garantie sérieuse. Ajoutons à cela la diversité des langues, qui entraîne nécessairement un relativisme incertain. On est très loin ici de la rectitude des noms¹⁴, et le savant ou le philosophe devra se garder de reprendre telles quelles les classifications offertes par sa langue.

Origine des mots abstraits

« Words ultimately derived from such as signify sensible ideas » : ce sous-titre (ch. I, §5) est important en ce qu'il révèle le caractère profondément empiriste de l'approche de Locke. On y remarque surtout l'emploi de l'adjectif « sensible ». L'idée est la suivante : même les mots abstraits auraient une origine non abstraite liée à la sensibilité. Il y aurait ensuite des glissements de sens.

Prenons un exemple de Locke lui-même. Le mot anglais *spirit* vient du latin *spiritus* dont la première signification est souffle, air (« Spirit, in its primary signification, is breath »), et qui est morphologiquement et lexicalement relié à *spiro*, exhaler un souffle, une odeur (cf. *inspirer*, *respirer*, etc.). Ce souffle peut devenir le souffle divin¹⁵, comme dans *Holy Spirit*. Par une dérive sémantique, que Locke laisse au lecteur le soin de reconstituer, on passe progressivement du sens concret à un sens plus abstrait, ce sens plus abstrait étant le premier qui est retenu aujourd'hui.

Finalement, tous les mots qui font référence à un domaine extrasensible ont pour origine des mots qui relèvent du domaine sen-

¹⁴ Sujet du *Cratyle*, dialogue socratique de Platon.

¹⁵ Voir par exemple Martin, *Les mots latins* (247).

sible. Locke en tire une conclusion sur l'origine des mots, et donc des langues : si, à l'origine, il n'y avait que des mots appartenant au domaine sensible, c'est parce qu'on tient là la principale source des connaissances. Comme les mots, les opérations, les pensées et les idées qui ne sont pas directement liées aux sensations sont néanmoins *dérivées* du domaine sensible :

It may also lead us a little towards the original of all our notions and knowledge, if we remark how great a dependence our words have on common sensible ideas; and how those which are made use of to stand for actions and notions quite removed from sense, have their rise from thence, and from obvious sensible ideas are transferred to more abstruse significations, and made to stand for ideas that come not under the cognizance of our senses. (*ibid.*)

La théorie du langage de Locke est évidemment dans la logique générale de son empirisme : tout vient soit des objets sensibles extérieurs (« sensible objects without »), soit de ce que nous ressentons en nous à partir de là (« what we feel within ourselves »)¹⁶. Le linguiste comparatiste et le spécialiste de linguistique historique confirmeront qu'effectivement, les mots abstraits ont la plupart du temps une origine concrète¹⁷.

L'arbitraire du signe

La communication des pensées par des signes linguistiques permet la vie sociale. Ce sont des signes sensibles externes qui permettent de faire connaître les pensées, c'est-à-dire les idées, qui sans cela resteraient imperceptibles. Locke a également bien compris

¹⁶ Pour Locke, les deux sources des idées sont la sensation (source externe) et la réflexion (source interne).

¹⁷ Notons incidemment que cette conception est en accord avec certaines recherches récentes sur le cerveau, l'évolution de l'homme et l'émergence de la conscience lors de l'hominisation, recherches qui mettent en question l'idée de l'autonomie de la raison attribuée (à tort ou à raison) au cartésianisme. Voir à ce sujet Damasio, *Descartes' Error, Emotion, Reason and the Human Brain* et *The Feeling of What Happens. Body and Emotion in the Making of Consciousness*.

l'arbitraire du signe¹⁸, c'est-à-dire le caractère arbitraire de la relation entre les formes des mots et les idées que ces formes véhiculent. Il écrit explicitement qu'il n'y a pas de liaison naturelle entre les sons et les idées. Il est au contraire question d'institution volontaire. En outre, il mentionne le lien logique entre l'arbitraire du signe et la multiplicité des langues. Sans l'arbitraire, nous ne connaîtrions pas la diversité linguistique :

Thus we may conceive how words, which were by nature so well adapted to that purpose, came to be made use of by men as the signs of their ideas; not by any natural connexion that there is between particular articulate sounds and certain ideas, for then there would be but one language amongst all men; but by a voluntary imposition, whereby such a word is made arbitrarily the mark of such an idea. The use, then, of words, is to be sensible marks of ideas; and the ideas they stand for are their proper and immediate signification. (ch. II, §1)

Locke relie bien l'arbitraire du signe à la diversité linguistique, qui en est la conséquence nécessaire : en l'absence de lien naturel, logique ou analogique entre, d'une part, les formes des mots et, d'autre part, les significations et la nature des choses, il n'y a aucune raison que les langues possèdent toutes les mêmes mots, ou des mots de formes ressemblantes pour les mêmes notions. La langue est une convention et Locke écrit ceci à propos des mots, indiquant au passage le caractère à la fois social et privé des significations attachées à ceux-ci :

But that they signify only men's peculiar ideas, and that by a perfect arbitrary imposition, is evident, in that they often fail to excite in others (even those that use the same language) the same ideas we take them to be signs of: and every man has so inviolable a liberty to make words stand for what ideas he pleases, that no one hath the power to make others have the same ideas in their minds that he has, when they use the same words that he does. (ch. II, §8)

¹⁸ Voir le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, auquel il a été fait référence plus haut.

La fréquence de l'usage fait que la liaison entre le mot et l'idée finit parfois par être pensée comme naturelle par les gens, mais il ne s'agit là que d'une illusion due à la fréquence de l'usage :

Words, by long and familiar use, as has been said, come to excite in men certain ideas so constantly and readily, that they are apt to suppose a natural connexion between them. (*ibid.*)

Les mots, les idées et les choses

Après avoir traité de la liaison entre les mots et les idées, Locke introduit ensuite la réalité des choses. On se retrouve alors avec une triade : (i) le mot, envisagé comme forme, et équivalent au signifiant saussurien ; (ii) l'idée, équivalent au signifié saussurien ; (iii) la chose, équivalent à ce que certains appellent de nos jours le référent (entité extra-linguistique). Dans ce cadre, les gens supposent souvent que leurs mots sont aussi utilisés pour la réalité des choses :

Because men would not be thought to talk barely of their own imagination, but of things as really they are; therefore they often suppose the words to stand also for the reality of things. (ch. II, §5)

Locke ajoute que cette confusion concerne plus spécialement les substances, autrement dit, les réalités concrètes. Or les mots ne représentent que les idées, et non les choses. En termes saussuriens, on dirait que le signifiant (le « nom » de Locke) est indissociable du signifié (l'« idée »).

Par ailleurs, ce que les gens confondent lorsqu'ils pensent que les mots sont utilisés pour la réalité des choses, ce sont en fait les idées et les choses. Enfin, il est normal que cette confusion se produise dans le cas des substances ; en effet, pour les réalités purement abstraites, seuls sont impliqués les mots et les idées, à l'exclusion d'éléments extraconceptuels ou extralinguistiques concrets :

there comes, by constant use, to be such a connexion between certain sounds and the ideas they stand for, that the names heard, almost as

readily excite certain ideas as if the objects themselves, which are apt to produce them, did actually affect the senses. Which is manifestly so in all obvious sensible qualities, and in all substances that frequently and familiarly occur to us. (ch. II, §6)

Caractère social et individuel de la langue

Locke met l'accent sur l'usage commun, autrement dit sur l'accord entre les locuteurs (liaison entre les mots et les idées) :

It is true, common use, by a tacit consent, appropriates certain sounds to certain ideas in all languages, which so far limits the signification of that sound, that unless a man applies it to the same idea, he does not speak properly. (ch. II, §8)

Mais il rappelle aussi que les mots ne sont les signes que des idées d'un locuteur particulier. Il y a donc à la fois communauté et isolement puisque les mots, signifiant les idées, renvoient nécessairement à quelque chose de privé : les idées sont toujours particulières à un individu donné.

Locke explique ici à la fois la possibilité de communication (par l'usage commun, la convention, l'institution arbitraire) et la possibilité de malentendus, puisque les idées sont aussi propres à chacun. Il a l'intuition de la langue comme n'existant que dans les esprits des individus. L'accord entre les individus est certes une réalité sociale, mais le caractère privé de la liaison entre les mots et les idées en fait aussi une réalité psychique¹⁹.

Catégorisation

Si les mots devaient être conformes aux choses, on s'attendrait à trouver la même singularité dans les premiers que dans les secondes. Or Locke indique lui-même l'écart entre les choses, qui pour lui sont toutes singulières, et les mots, qui sont des termes généraux.

¹⁹ Si l'on se garde de confondre *langue* et *discours*, force est de reconnaître, à notre sens, que le seul « lieu » de la *langue* est l'esprit (ou le cerveau !).

Il explique cet écart par les limites de l'entendement humain, les capacités mémorielles, ainsi que par l'économie du langage.

La classification et la catégorisation ne sont pas dans la nature des choses : elles sont liées aux propriétés de l'entendement humain. Néanmoins, Locke n'est pas pour autant nominaliste. En effet, s'il l'était, il considérerait que ce sont les mots (comme formes significatives) qui permettent à eux seuls d'assurer la généralisation et la communication de la pensée. Or, tout en postulant une liaison (arbitraire) entre le mot et l'idée, il distingue soigneusement l'un de l'autre. La conséquence est que la catégorisation relève de l'idée, et non simplement du mot comme forme, ou de l'ensemble mot-idée. Ce qu'il faut associer dans cet esprit, c'est la signification et la catégorisation ou classification. C'est d'abord par les idées, et non par les formes des mots, que le sujet humain classe le réel.

Par ailleurs, la connaissance des choses singulières étant rarement l'affaire de plusieurs personnes, la communication des pensées ne serait pas possible si les mots n'étaient pas généraux et se rapportaient à des choses singulières.

Les conceptions générales et la classification des choses en catégories constituent pour notre philosophe un progrès de la connaissance. Par conséquent, disposer de termes généraux faisant référence à des classes ou catégories est plus intéressant que d'avoir uniquement des noms qui ne seraient pas généraux :

The greatest part of words are general terms. All things that exist being particulars, it may perhaps be thought reasonable that words, which ought to be conformed to things, should be so too,—I mean in their signification: but yet we find quite the contrary. The far greatest part of words that make all languages are general terms: which has not been the effect of neglect or chance, but of reason and necessity. (ch. III, §1)

On notera donc que même si tout ce qui existe est singulier (« All things that exist being particulars »), le regroupement des choses en classes fait avancer la science:

a distinct name for every particular thing would not be of any great use for the improvement of knowledge: which, though founded in particular things, enlarges itself by general views; to which things reduced into sorts, under general names, are properly subservient. (ch. III, §4)

Cette approche est dans la logique du conceptualisme.

Abstraction et généralisation

Locke aborde ensuite (ch. III, §6) la question de l'abstraction. Celle-ci est liée au fait qu'on dispose de termes généraux, alors même que les choses ne sont que singulières. La question est alors : Comment peut-on *acquérir* des termes généraux si, précisément, les choses sont singulières ? Il faut se poser la question de ce processus en prenant en compte l'hiatus entre la singularité des choses et la valeur générale des termes qui les désignent :

The next thing to be considered is,—How general words come to be made. For, since all things that exist are only particulars, how come we speak by general terms; or where find we those general natures they are supposed to stand for? (*ibid.*)

La solution réside non pas dans les choses, parce qu'elles ne connaissent pas la classification en soi, mais dans les idées, c'est-à-dire le plan conceptuel :

Words become general by being made the signs of general ideas: and ideas become general, by separating from them the circumstances of time and place, and any other ideas that may determine them to this or that particular existence. By this way of abstraction they are made capable of representing more individuals than one; each of which having in it a conformity to that abstract idea, is (as we call it) of that sort. (*ibid.*)

Ce sont donc en fait les idées qui deviennent générales (et non les choses, qui restent quant à elles singulières) ; autrement dit, la solution est forcément conceptualiste : les choses sont singulières, les

idées qu'on s'en fait deviennent générales, et par conséquent les noms qui sont les signes de ces idées générales deviennent à leur tour généraux.

Cela dit, il fallait répondre à la question suivante : comment une idée qui, au départ, est une idée d'une chose singulière, d'un individu, peut-elle devenir générale ? La réponse est le principe même de l'abstraction, décrit ci-dessus : les idées deviennent générales quand on les abstrait des circonstances spatio-temporelles et de tout ce qui détermine la singularité. Cette séparation évoquée par le texte de Locke n'est précisément rien d'autre que l'abstraction qui rend les idées capables de représenter plus d'un individu.

Chacun des individus doit être conforme à l'invariant que constitue l'idée abstraite pour pouvoir être désigné par le nom qui est le signe de cette idée. Le point important est aussi que cette idée abstraite, cet invariant, correspond strictement à la classe. Comme il n'y a pas de différence entre l'idée et ce qui est signifié par le nom c'est-à-dire la signification, et comme l'idée correspond à la classe, on comprend bien que les trois termes suivants sont étroitement liés chez Locke : idée, signification, classification. En outre, il a été vu plus haut que la généralisation fait progresser la connaissance des choses : on en déduit que la classification est un processus d'acquisition de connaissance des choses. Ainsi classer, c'est mieux connaître, alors même que les choses sont toutes singulières. Il y a là une contradiction apparente qui ne peut être négligée. La solution est la suivante : les choses sont toutes singulières mais certaines choses, certains ensembles de choses possèdent des propriétés communes ou invariants²⁰. Pour comprendre qu'il n'y a pas de contradiction chez Locke, il importe de faire la différence entre les choses et leurs propriétés, qui n'existent que sous la forme des idées que nous en avons conformément à la doctrine conceptualiste.

Une idée plus générale qu'une autre (mais qui lui est reliée) est produite par l'abandon de quelque chose de particulier aux idées plus spécifiques :

²⁰ Ce sont ces invariants qui permettent la classification.

Of the complex ideas signified by the names man and horse, leaving out but those particulars wherein they differ, and retaining only those wherein they agree, and of those making a new distinct complex idea, and giving the name animal to it, one has a more general term, that comprehends with man several other creatures. (ch. III, §9)

Par exemple, on passe de *Bucéphale* à *cheval* en abandonnant ce qui est particulier à Bucéphale et en ne gardant que ce qui est invariant d'un cheval à l'autre. Dans la même logique, on passe de *homme* à *être animé* puis à *vivant*. Enfin les idées s'englobent les unes les autres :

To conclude: this whole mystery of genera and species, which make such a noise in the schools, and are with justice so little regarded out of them, is nothing else but abstract ideas, more or less comprehensive, with names annexed to them. In all which this is constant and unvariable, That every more general term stands for such an idea, and is but a part of any of those contained under it. (*ibid.*)

Ainsi se résout cette éternelle question des genres et des espèces, qui remonte à Aristote : on a tout simplement affaire à des termes plus ou moins généraux, à des classes et des sous-classes, enchâssées les unes dans les autres, en fonction de leur degré de compréhension²¹.

Signification et définition : analyse du sens

L'intuition de Locke sur l'analyse du sens des mots est remarquable :

in the defining of words, which is nothing but declaring their signification, we make use of the genus, or next general word that comprehends it. Which is not out of necessity, but only to save the labour of

²¹ On notera que les termes comme *être* et *chose* sont parmi les plus universels possibles.

enumerating the several simple ideas which the next general word or genus stands for. (ch. III, §10)

Pour notre philosophe, la définition d'un mot n'est rien de plus que l'énonciation de sa signification. Il ajoute :

a definition is best made by enumerating those simple ideas that are combined in the signification of the term defined: and if, instead of such an enumeration, men have accustomed themselves to use the next general term, it has not been out of necessity, or for greater clearness, but for quickness and dispatch sake. (*ibid.*)

Une définition de qualité consiste à dresser la liste des idées simples qui sont les composants du terme à définir:

For, definitions, as has been said, being only the explaining of one word by several others, so that the meaning or idea it stands for may be certainly known. (*ibid.*)

Ce passage mérite quelques commentaires. L'explication (« explaining ») est ici synonyme de décomposition sémantique, à cette différence près que la définition ou l'explication ont statut de *discours*. Lorsque l'on définit un mot, on tient un discours sur ce mot en ayant recours à ce type d'analyse sémantique. En tenant un discours sur le mot à définir, on ne peut sortir du langage car en sémantique linguistique, le langage est finalement à lui-même son propre métalangage. On notera aussi que la définition utilise des mots pour faire connaître le sens d'un mot et que tous ces mots sont les signes des idées. Par conséquent l'acte de définir s'applique aux mots et non aux choses, et consiste à expliciter les idées complexes dont ce mot est le signe. L'acte de définition ne sort pas du monde des mots et des idées : il ne concerne pas les choses, même si les idées peuvent être des représentations mentales des choses. Locke réitère ensuite son conceptualisme :

General and universal are creatures of the understanding, and belong not to the real existence of things. To return to general words: it is plain, by what has been said, that general and universal belong not to

the real existence of things; but are the inventions and creatures of the understanding, made by it for its own use, and concern only signs, whether words or ideas. (ch. III, §11)

Il défend à nouveau une approche non réaliste du général et de l'universel, qui n'appartiennent pas à l'existence réelle des choses, mais sont le pur produit de l'entendement. On a ici une confirmation que tout se passe à l'intérieur du monde des mots et des idées. Les procédures de généralisation, d'universalisation et d'abstraction sont dues aux capacités de l'entendement humain, mais ne sont pas dans la nature des choses. Ce conceptualisme est en accord total avec ce que nous avons dit de la définition, qui elle-même fonctionne uniquement à l'intérieur des limites du monde des mots et des idées. On peut donc relier les termes suivants : définition, explication, progrès de la connaissance, décomposition sémantique, entendement, abstraction, universel. Cet ensemble de termes s'oppose à la nature des choses, qui sont toutes singulières.

La capacité de généralisation se résume à la capacité de représenter en une fois de nombreux singuliers. C'est l'entendement—donc l'esprit—qui généralise, qui abstrait et qui est responsable de la signification :

That then which general words signify is a sort of things; and each of them does that, by being a sign of an abstract idea in the mind; to which idea, as things existing are found to agree, so they come to be ranked under that name, or, which is all one, be of that sort. Whereby it is evident that the essences of the sorts, or, if the Latin word pleases better, species of things, are nothing else but these abstract ideas. (ch. III, §12)

L'idée abstraite représente l'invariant commun à plusieurs choses singulières, membres d'une même classe, et toute chose possédant cet invariant sera nommée par le nom qui sert à nommer la classe. Locke ne le dit pas, mais il ressort de sa théorie qu'un même nom sera apte à nommer soit la classe entière dans un acte de référence générique, soit un ou plusieurs individus particuliers. Lorsque

nous utilisons un terme général pour désigner un individu particulier, Locke emploie l'expression « conformity to the idea » :

and the conformity to the idea to which the name is annexed being that which gives a right to that name; the having the essence, and the having that conformity, must needs be the same thing: since to be of any species, and to have a right to the name of that species, is all one. As, for example, to be a man, or of the species man, and to have right to the name man, is the same thing. Again, to be a man, or of the species man, and have the essence of a man, is the same thing. Now, since nothing can be a man, or have a right to the name man, but what has a conformity to the abstract idea the name man stands for, nor anything be a man, or have a right to the species man, but what has the essence of that species; it follows, that the abstract idea for which the name stands, and the essence of the species, is one and the same. (*ibid.*)

Cela veut dire que la chose singulière concorde avec l'idée abstraite, c'est-à-dire en tant que ce terme désigne la classe. Cette idée de concordance révèle bien la prudence de Locke pour qui l'abstraction n'est pas dans la nature des choses. C'est la conformité à l'idée qui donne droit à tel ou tel nom.

Essence réelle, essence nominale

Dans le chapitre III, Locke présente sa conception de l'essence, notion chère aux philosophes. Il distingue (ch. III, §15) l'essence réelle (« real essence ») de l'essence nominale (« nominal essence »). L'essence réelle d'une chose est l'être même de cette chose, ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est. L'essence nominale n'est rien d'autre que l'idée abstraite dont un nom général désignant une classe est le signe. Les essences réelles correspondent aux choses en soi, alors que les essences nominales permettent la classification. Locke rejette comme inutile l'hypothèse des essences qui ne peuvent être connues (« essences that cannot be known », ch. III, §17). Pour

connaître les choses, il faut nous satisfaire de ce qui est à portée de connaissance :

to content ourselves with such essences of the sorts or species of things as come within the reach of our knowledge. (*ibid.*)

Il s'agit ici des essences nominales, c'est-à-dire des idées abstraites complexes. C'est l'entendement qui fabrique les idées abstraites, et les noms sont les signes de ces idées, permettant leur installation dans l'esprit, ainsi que la communication des idées, des pensées et de la connaissance. Concernant l'essence de l'espèce, on lit ceci :

it follows, that the abstract idea for which the name stands, and the essence of the species, is one and the same. (ch. III, §12)

Cette conception de l'essence tourne le dos à celle de Descartes ou de Spinoza, par exemple, ou encore au monde intelligible des Idées de Platon, puisque pour Locke, l'essence des choses n'a de réalité accessible que dans l'esprit humain et pour l'entendement humain. Bien plus, cette essence (nominale) des choses est le produit de l'entendement. Cela est parfaitement logique et cohérent, étant donné que les choses sont toutes singulières. Finalement, l'on peut identifier essence (nominale), abstraction, universel et idée (tous ces termes étant à rapprocher de la signification, de l'explication, du sens, de la classification et de la définition).

Les choses sont toutes singulières, mais on peut les connaître en les classant et en généralisant. Toutefois, l'empirisme de Locke et son conceptualisme font que ces opérations de classification sont uniquement l'œuvre de l'entendement et ne consistent pas à découvrir des essences extérieures à l'esprit humain, c'est-à-dire des essences objectives. Les invariants existent, mais toujours en tant que représentations dans l'esprit de propriétés de choses singulières que l'on peut comparer entre elles. Ils n'ont donc pas d'existence objective individuelle.

L'un des supports de l'abstraction et de la classification est l'idée de ressemblance, mais le fait que la ressemblance existe dans la nature n'entraîne pas que la classification et la généralisation soient dans l'ordre des choses, ce qui peut se résumer par la formule suivante :

I think we may say, the sorting of them under names is the workmanship of the understanding. (ch. III, §13)

La similitude est dans la nature, mais le classement est dans l'entendement. Entre les choses et les noms qui les désignent, il y a les idées abstraites qui sont les représentations mentales de ces choses. Locke appelle liens (« bonds ») les idées abstraites qui assurent la médiation entre les noms et les êtres particuliers. La conséquence est qu'il n'y a pas d'essences réelles dans nos esprits.

Les désaccords entre les gens sur les significations des termes ou sur l'application d'un terme à telle ou telle réalité montre bien que, dans l'esprit, il n'y a pas d'essences réelles. En revanche, on y trouve des idées abstraites, chaque idée abstraite distincte étant identifiée à une essence distincte : « Each distinct abstract idea is a distinct essence » (ch. III, §14).

Chaque fois qu'un nom est le signe d'une idée abstraite distincte, il sera donc aussi le signe d'une essence distincte. Comme les idées ne se communiquent qu'à l'aide de mots, on pourrait être tenté de penser que Locke est nominaliste. Mais en fait, ce qui compte le plus pour lui du point de vue de l'entendement, ce sont non pas les noms mais les idées, ce qui nous fait dire qu'il est plutôt conceptua- liste.

Idées simples et idées complexes

Le chapitre IV traite de la question des idées simples. Il faudra distinguer les idées simples des idées complexes :

The names of simple ideas are not capable of any definition; the names of all complex ideas are. (ch. IV, §4)

Comme nous allons le montrer, cette phrase est d'une logique parfaite pour qui a bien compris la distinction entre les deux types d'idées, ainsi que les principes d'analyse sémantique.

Locke subdivise les noms en deux catégories : (i) ceux qui sont le signe d'une idée simple ; (ii) ceux qui sont le signe d'une idée complexe. Les idées simples sont inanalysables, indécomposables, correspondant à des atomes ou à des primitives sémantiques. Les idées complexes sont des combinaisons d'idées simples. Définir un mot revient à décomposer sa signification et, par conséquent, définir revient à donner l'organisation interne d'une idée complexe à l'aide d'idées simples, dans une sorte de « chimie » sémantique. Définir, c'est décomposer, analyser. L'idée simple étant atomique et donc inanalysable, on ne pourra pas la décomposer. La conséquence logique est que l'on ne peut définir que les noms qui sont les signes d'idées complexes. Quant aux noms qui sont les signes d'idées simples, ils sont forcément indéfinissables, puisque les idées dont ils sont les signes sont inanalysables, et que définir c'est analyser. En revanche, les noms d'idées simples vont servir à définir les noms d'idées complexes. Si une définition comporte elle-même des noms d'idées complexes, n'oublions pas que ces derniers peuvent à leur tour être définis, mais la théorie de Locke suppose qu'il n'y a pas de régression à l'infini, car il existe des primitives sémantiques : l'on peut aller de définition en définition, mais cette procédure finie s'arrêtera au moment où l'on aura produit des définitions constituées uniquement de signes d'idées simples (ch. IV, §5).

On constate que le point de vue de Locke sur l'économie linguistique est très pragmatique, le nom qui est le signe d'une idée complexe jouant en quelque sorte un rôle d'abréviation. Le nom est en effet beaucoup plus simple sur le plan de la forme (son ou séquence de sons) que du point de vue de la signification dont il est le véhicule. C'est en cela qu'il est économique. En outre, la forme du mot, par sa brièveté, permet de mieux fixer et mémoriser les complexes sémantiques ou idées complexes.

Le sens d'un mot est l'idée dont ce mot est le signe. On montre ce sens en utilisant d'autres mots. C'est en cela que consiste l'acte de définir. On voit bien que la dichotomie idée simple / idée complexe est

cruciale pour comprendre la notion de définition. Cette conception de la définition montre aussi que le mot qui est le signe d'une idée complexe est une forme d'abréviation pratique.

Il est vain et dangereux de chercher à définir les noms d'idées simples, puisque définir c'est décomposer et que les idées simples sont indécomposables. Locke en profite pour critiquer les écoles philosophiques qui se livrent à ce genre de tentatives. Ne sont épargnés ni Aristote, ni Descartes, ni même les propres contemporains de Locke, qui condamne au passage l'illusion de la définition dans ce cas, et plus précisément la paraphrase qui se fait passer pour définition. Exemple : le mouvement défini comme le passage d'un lieu à un autre. On pourrait en effet, inverser les mots et définir le passage comme le mouvement d'un lieu à un autre. En fait, la seule source de la compréhension des idées simples est l'expérience, ce qui exclut dans ce cas la définition :

Simple ideas . . . can only be got by experience from those objects which are proper to produce in us those perceptions. (ch. IV, §14)

Il suffit de posséder dans l'esprit des idées simples et les noms qui en sont les signes pour être en état de définir les noms d'idées complexes. On revient à ce qui a déjà été dit : les noms d'idées simples sont indéfinissables, mais servent à définir les noms d'idées complexes.

On notera ici l'importance de la liaison entre les idées simples et l'expérience. Ce point est crucial et montre à nouveau l'appartenance de Locke au courant empiriste. Les idées simples étant à la base du système sémantique (c'est-à-dire conceptuel), il est essentiel de les posséder, puisque celui qui ne possède pas les idées simples sera encore moins en mesure de posséder les idées complexes. En revanche, on peut construire les idées complexes à partir des idées simples. En bref, on construit les idées complexes en combinant des idées simples et on acquiert ces dernières par l'expérience. Celle-ci est donc finalement la seule source des idées. Citons aussi cette phrase concernant l'acquisition des idées simples :

those [the names] of simple ideas are perfectly taken from the existence of things, and are not arbitrary. (ch. IV, §17)

Il ne s'agit pas ici de l'arbitraire du signe (voir *supra*). Ce terme nous situe cette fois, dans le contexte de cette phrase, entièrement dans la relation entre l'idée et la chose (et non pas entre la forme du mot et l'idée). Une idée simple ne peut être arbitraire sur le plan conceptuel, étant donné que c'est l'expérience qui la fournit directement. Or l'expérience est ce qu'il y a de plus important pour un empiriste. Contrairement aux idées simples, les idées complexes sont des constructions de l'entendement et ces constructions pourront varier d'une langue à l'autre. C'est leur caractère de construction qui fait qu'elles sont en partie au moins arbitraires. Les assemblages d'idées simples pour former des idées complexes varient bien d'une langue à l'autre, ce qui est la preuve de cet arbitraire.

Modes mixtes

Toujours dans la problématique des idées complexes, le chapitre V du Livre III aborde essentiellement la question de ce que Locke appelle les modes mixtes (« mixed modes »). Pour lui, il existe trois catégories d'idées complexes : les modes²², les substances et les relations.

Les modes sont des idées complexes considérées comme des dépendances ou des affections de substances, et non les substances elles-mêmes. Il existe par ailleurs deux sortes de modes : les modes simples et les modes mixtes. Les modes simples ne sont que des combinaisons différentes de la même idée simple, sans mélange (pas de mixité). Exemple : une douzaine = 1+1+1..., soit la répétition de l'unité, donc de la même idée simple. Lorsqu'il y a composition d'idées simples de plusieurs sortes, on a le mode mixte.

Les modes mixtes sont des idées complexes abstraites. Il n'est donc pas ici question d'existence réelle de chose. Dans un tel

²² Locke emploie le terme « mode » dans un sens qui lui est propre, tout à fait particulier (voir Livre II de l'*Essai*, ch. 12, §3, 4, 5).

cas, l'essence réelle se situe en effet à l'intérieur de l'esprit. La conséquence est que, avec les noms de modes mixtes, l'essence réelle coïncide avec l'essence nominale :

Names of mixed modes stand always for their real essences, which are the workmanship of our minds.

ou encore :

and so in these the real and nominal essence is the same. (ch. V, §14)

C'est l'entendement qui fabrique l'idée abstraite correspondant à ce que Locke appelle le mode mixte. Rappelons que ce sont l'expérience et l'existence réelle des choses qui présentent les idées simples à l'esprit : celui-ci ne peut donc pas les fabriquer. En revanche, il fabrique les idées complexes (ici : les modes mixtes), et il le fait avec beaucoup d'arbitraire :

But, in its complex ideas of mixed modes, the mind takes a liberty not to follow the existence of things exactly. It unites and retains certain collections, as so many distinct specific ideas; whilst others, that as often occur in nature, and are as plainly suggested by outward things, pass neglected, without particular names or specifications. Nor does the mind, in these of mixed modes, as in the complex idea of substances, examine them by the real existence of things; or verify them by patterns containing such peculiar compositions in nature. To know whether his idea of adultery or incest be right, will a man seek it anywhere amongst things existing? Or is it true because any one has been witness to such an action? No: but it suffices here, that men have put together such a collection into one complex idea, that makes the archetype and specific idea, whether ever any such action were committed in *rerum natura* or no. (ch. V, §3)

On a donc affaire à des constructions de l'esprit. Ces constructions sont des essences dans le cadre conceptualiste. Avec l'arbitraire, on retrouve le relativisme des empiristes, opposé à l'universalisme des rationalistes. Les idées complexes sont, par leur lien plus faible avec la réalité (puisque ce sont des produits de l'enten-

dement, en partie au moins arbitraires), des constructions idéologiques inscrites dans la langue et dans l'esprit.

La procédure décrite par Locke est la suivante : (i) on prend un ensemble d'idées simples, toutes déjà existantes ; (ii) on les assemble pour former une idée complexe ; (iii) on les lie ensemble par un nom. Ce que produit l'entendement, ce ne sont pas les idées simples, mais l'assemblage d'idées simples pour former une idée complexe. Le nom qui sert de signe à cette idée complexe permet de fixer et de souder les idées simples assemblées.

Locke insiste sur l'opposition entre l'origine des idées simples et celle des idées complexes (ch. V, §5) : alors que les idées simples dépendent de l'expérience et sont fournies par elle, l'entendement a la capacité de construire des idées complexes, et même de leur attribuer un nom quand bien même l'expérience n'aurait fourni aucun exemple illustrant cette idée complexe. Locke donne comme exemple l'idée de résurrection. On peut construire cette notion complexe sans avoir aucune expérience qui lui corresponde :

And I think nobody can deny but that the resurrection was a species of mixed modes in the mind, before it really existed. (*ibid.*)

Par ailleurs, l'attribution de noms à certaines idées complexes, et même la simple construction de ces idées complexes, sont arbitraires au sens où elles ne sont pas conditionnées par la nature. Locke donne l'exemple du nom parricide pour l'idée complexe de tuer son père ou sa mère. Rien dans la nature ni dans les faits ne justifie un assemblage tel que tuer son père davantage que tuer son frère ou tuer son voisin. Il s'agit donc d'une institution arbitraire, d'une production de l'entendement au service de la communication :

they are always made for the convenience of communication, which is the chief end of language. The use of language is, by short sounds, to signify with ease and dispatch general conceptions; wherein not only abundance of particulars may be contained, but also a great variety of independent ideas collected into one complex one. (ch. V, §7)

Il est exclu qu'une langue attribue des noms à tous les assemblages possibles, car ce processus serait infini et la mémorisation très difficile. Locke fournit deux critères principaux permettant de comprendre pourquoi certains assemblages sont privilégiés : l'utilité dans la vie courante et l'importance relative de tel ou tel assemblage. Ainsi, le meurtre du père est vécu comme plus atroce que le meurtre du voisin, ce qui fait que le nom parricide est attribué au meurtre du père, alors qu'il n'y a pas de nom pour le meurtre du voisin.

Origine des idées complexes et diversité des langues

Locke fournit un argument en faveur du caractère non naturel des idées complexes. Cet argument est la diversité des langues :

A moderate skill in different languages will easily satisfy one of the truth of this, it being so obvious to observe great store of words in one language which have not any that answer them in another. Which plainly shows that those of one country, by their customs and manner of life, have found occasion to make several complex ideas, and given names to them, which others never collected into specific ideas. This could not have happened if these species were the steady workmanship of nature, and not collections made and abstracted by the mind, in order to naming, and for the convenience of communication. (ch. V, §8)

Cela prouve que les genres et les espèces n'ont pas d'existence réelle dans les choses (conceptualisme). Autrement dit, la classification des choses relève uniquement de l'entendement. Comme cette classification varie d'une communauté humaine à une autre, les essences des genres et des espèces²³ varient donc également d'une langue à une autre, ce qui confirme qu'elles ne sont pas dans la nature des choses. Les idées complexes n'ont pas de fondement naturel : ce sont des assemblages d'idées simples qui n'existent que dans l'esprit. C'est l'existence d'un nom comme signe d'une idée complexe qui permet d'assurer à cet assemblage une certaine permanence.

²³ Il s'agit des essences nominales.

Lorsqu'un nom est attaché à une idée complexe, cette dernière et l'essence qui lui correspond sont institutionnalisées.

Substances

On aborde ensuite la question des substances :

The common names of substances, as well as other general terms, stand for sorts: which is nothing else but the being made signs of such complex ideas wherein several particular substances do or might agree, by virtue of which they are capable of being comprehended in one common conception, and signified by one name. (ch. VI, §1)

Locke répète ici une idée qui lui tient à cœur :

genera and species of things (for those Latin terms signify to me no more than the English word sort) depend on such collections of ideas as men have made, and not on the real nature of things. (*ibid.*)

Cela implique qu'un objet donné peut être conceptualisé de diverses manières par des communautés différentes. Cela entraînera des noms différents pour la même chose. Locke donne l'exemple de « sun » et « star » : ces deux termes désignent les mêmes objets en soi, mais chez certaines personnes ils peuvent correspondre à des conceptualisations différentes.

La notion d'essence ne s'applique qu'à des classes. Elle ne peut s'appliquer à des êtres singuliers qu'en tant qu'ils font partie d'une classe. Il n'y a donc pas d'essence de l'être singulier. Autrement dit, dès que l'on prend en considération quelque chose d'essentiel, c'est une classe qui vient à l'esprit. Il s'agit ici d'essence nominale, identique à l'idée. Cette idée peut s'expliciter sous la forme d'une définition du nom qui en est le signe. La définition exprimera l'ensemble des propriétés qui constituent l'idée complexe²⁴. Les propriétés énoncées dans la définition sont des traits définitoires du nom (c'est-à-dire

²⁴ Comme nous l'avons déjà indiqué, il n'y a de définition possible que dans le cas des noms d'idées complexes.

de l'idée dont il est le signe), donc de la classe dont le nom est l'expression linguistique. Dans cette logique, on ne peut définir que les classes. C'est pourquoi l'essence nominale renvoie à la classe et non à l'individu.

Ce qui est essentiel est aussi ce qui est définitoire. Par conséquent si une chose singulière est admise dans une classe, c'est qu'elle a une propriété qui fait partie de l'invariant considéré comme essentiel :

That therefore, and that alone, is considered as essential, which makes a part of the complex idea the name of a sort stands for: without which no particular thing can be reckoned of that sort, nor be entitled to that name. (ch. VI, §5)

Pour ce qui est de l'individu considéré en lui-même, tout lui est essentiel, ce qui revient à dire : rien. L'essence réelle d'une substance correspond à sa constitution singulière :

By this real essence I mean, that real constitution of anything, which is the foundation of all those properties that are combined in, and are constantly found to co-exist with the nominal essence. (ch. VI, §6)

Ainsi, il existe un rapport entre d'une part les deux types d'essences, et d'autre part les propriétés réelles, difficilement connaissables en soi, mais qui servent néanmoins de substrat aux propriétés qui constituent l'essence nominale. En fin de compte, on ne pourra parler de l'essence des choses que si l'on fait référence à des classes de choses. En d'autres termes, on part de l'essence réelle ; elle sert de substrat à l'essence nominale ; celle-ci renvoie nécessairement à une classe. La notion de classe est donc incontournable. L'essence nominale est directement liée à la classe, tandis que l'essence réelle est indirectement liée à la classe, par le truchement de l'essence nominale.

Rappelons que pour Locke, il n'y a pas de classe ou de classification dans la nature des choses. Les choses singulières ont une essence réelle. Par conséquent, l'essence réelle n'a pas de relation directe avec la classification, puisque l'essence réelle est de l'ordre de

la nature des choses, alors que la classification est de l'ordre de l'entendement humain (elle en est le produit). Mais il y a un lien logique entre l'essence réelle et l'essence nominale : l'essence réelle est le fondement de toutes les propriétés combinées dans l'essence nominale. Finalement il y a donc un lien indirect entre l'essence réelle et la classification. Notons au passage que celui qui met l'accent sur l'existence même de ce lien aura une conception réaliste de la classification, alors que celui qui met l'accent sur le caractère indirect de ce lien sera conceptualiste comme Locke. Le réaliste supposera en outre que la nature des choses est connaissable, alors que Locke nous répète que les choses en soi sont inconnaissables.

Le nom est la marque de la classe, et celle-ci correspond à l'essence nominale. C'est donc l'essence nominale qui place la substance dans une classe ou une espèce (ch. VI, §7). Il y a identité entre les classes ou espèces de choses et leur classement sous des noms distincts. Locke indique d'ailleurs ici que sur le plan de la constitution réelle des choses, on constate parfois autant et même plus de différences entre des choses rangées dans la même classe du point de vue de l'essence nominale qu'entre des choses rangées dans des classes différentes de ce même point de vue :

And that the species of things to us are nothing but the ranking them under distinct names, according to the complex ideas in us, and not according to precise, distinct, real essences in them, is plain from hence:—That we find many of the individuals that are ranked into one sort, called by one common name, and so received as being of one species, have yet qualities, depending on their real constitutions, as far different one from another as from others from which they are accounted to differ specifically. (ch. VI, §8)

En fait, l'essence nominale fait référence non pas tellement à l'être des choses singulières qu'à leur dénomination générale :

and so has, in truth, a reference, not so much to the being of particular things, as to their general denominations? (*ibid.*)

Pour Locke, il semble que le nom abstrait pour une substance fasse référence à ce qu'il appelle l'essence réelle de cette substance. Dans cette logique, la rareté des noms véritablement abstraits pour les substances indique que l'humanité ne possède pas l'idée de l'essence réelle des substances :

But as to our ideas of substances, we have very few or no abstract names at all. . . . Which seems to me at least to intimate the confession of all mankind, that they have no ideas of the real essences of substances, since they have not names for such ideas. (ch. VIII, §2)

Nomination et classification

Locke considère la nomination comme l'aboutissement de la classification. L'essence réelle est inconnaissable. Pourtant nous avons vu plus haut qu'elle est le substrat de l'essence nominale. La contradiction n'est qu'apparente : le rapport est non pas entre l'essence nominale et ce que l'on sait être l'essence réelle, mais entre l'essence nominale et ce que l'on suppose être l'essence réelle. Malgré les opérations de l'entendement, nous n'avons jamais aucune garantie de connaissance des choses. Nous n'avons accès à cette connaissance que par la sensibilité, ce qui nous empêche le plus souvent de pouvoir vraiment comprendre la constitution interne des choses.

Dans cette logique, on rend compte de la diversité des essences nominales d'espèces de substances dans les langues et les cultures :

we shall not find the nominal essence of any one species of substances in all men the same. (ch. VI, §26)

Cela montre bien qu'il n'y a pas universalité des idées, et cette variabilité fragilise la connaissance des choses. En outre, même lorsque des communautés différentes s'accordent à désigner une certaine réalité du même nom ou de noms équivalents, cela ne signifie pas pour autant qu'ils s'accordent sur la définition du nom. Toutefois, dans le domaine des substances, l'arbitraire est moindre :

But though these nominal essences of substances are made by the mind, they are not yet made so arbitrarily as those of mixed modes. (ch. VI, §28)

La raison en est simple. Dans le cas des substances, on suit la nature, tandis que les modes mixtes sont purement abstraits. La nature offre à l'avance des cas d'union de qualités et il suffit souvent de la « copier ».

Locke revient ensuite (ch. VI, §33) sur sa conception pragmatique de la finalité du langage et indique que la nomination est le moyen le plus court et le plus aisé de communiquer les notions. Rappelons en effet que le nom est une forme relativement simple qui véhicule une signification très souvent relativement complexe. Le nom est donc une abréviation de sa définition, c'est-à-dire de l'explicitation de sa signification (voir *supra*). En outre le recours au nom comme signe permet à son utilisateur de s'épargner la peine de décrire la chose. Cette description est nécessaire lorsqu'on ignore précisément le nom d'une chose. De tout ce qui précède, il résulte que la classification est l'œuvre de l'entendement humain :

From what has been said, it is evident that men make sorts of things. For, it being different essences alone that make different species, it is plain that they who make those abstract ideas which are the nominal essences do thereby make the species, or sort. (ch. VI, §35)

Critique du langage et du sujet parlant

Les chapitres IX et X sont très importants pour comprendre la pensée profonde de Locke. Le premier de ces chapitres traite des imperfections du langage et le second des abus de langage.

Locke rappelle tout d'abord les deux principales fonctions du langage : (1) l'enregistrement des pensées ; (2) la communication des pensées aux autres. L'enregistrement de ses propres pensées n'entraîne aucune interaction, aucune relation d'interlocution et le risque d'imperfection est quasiment nul.

Il distingue ensuite deux types de communication très distincts à ses yeux : la communication sociale (conversation ordinaire) et la

communication scientifique. Cette distinction correspond à celle que font de nombreux linguistes modernes entre l'utilisation courante et ce qu'ils appellent l'usage encyclopédique. La communication vise la compréhension. Le malentendu est le signe de l'échec de la communication. Par ailleurs, Locke rappelle l'arbitraire du signe linguistique :

Now, since sounds have no natural connexion with our ideas, but have all their signification from the arbitrary imposition of men, the doubtfulness and uncertainty of their signification, which is the imperfection we here are speaking of, has its cause more in the ideas they stand for than in any incapacity there is in one sound more than in another to signify any idea: for in that regard they are all equally perfect. (ch. IX, §4)

Pour l'auteur, la conséquence de l'arbitraire est que les ratés de la communication n'ont rien à voir avec le lien entre le son et l'idée. La cause de ces ratés réside donc dans les idées elles-mêmes, et non dans les formes des mots puisque, étant donné l'arbitraire, toute séquence de son est *a priori* apte à signifier n'importe quelle idée. Dans les termes du *Cratyle*, on dirait que les imperfections du langage n'ont rien à voir avec la problématique de la rectitude des noms. Locke donne une liste de cas d'imperfection probable de mots (ch. IX, §5) : (1) le mot est le signe d'un assemblage de nombreuses idées ; (2) le mot est le signe d'idées sans modèle établi dans la nature ; (3) il existe un modèle, mais il est difficile à connaître ; (4) la signification est distincte de l'essence réelle de la chose.

Les noms de modes mixtes sont souvent ambigus ou obscurs (pour les modes mixtes, voir *supra*). Exemple : le lexique de la morale sera souvent interprété de façon différente par les uns et par les autres et variera parfois chez un même individu. En outre, les noms de modes mixtes n'ont pas de modèle naturel. Ce sont de pures créations complexes de l'entendement, et l'absence de modèle naturel facilite l'ambiguïté et les malentendus.

Du point de vue ontogénétique, Locke observe que pour les modes mixtes, l'enfant découvre d'abord la forme du mot (les sons), pour seulement ensuite essayer de connaître l'idée complexe dont le mot est le signe. Il veut dire ici que ce type d'apprentissage manque

de rigueur et ouvre la voie à la variation inter-individuelle sur le plan conceptuel, ce qui entraîne des désaccords sur les significations. On observe aussi que ces termes suscitent de nombreux commentaires et exégèses. À propos des noms de modes mixtes et des noms de substances, on lit ceci :

If the signification of the names of mixed modes be uncertain, because there be no real standards existing in nature to which those ideas are referred, and by which they may be adjusted, the names of substances are of a doubtful signification, for a contrary reason, viz. because the ideas they stand for are supposed conformable to the reality of things, and are referred to as standards made by Nature. (ch. IX, §11)

Pour les modes mixtes, l'entendement dispose d'une grande liberté de construction et d'assemblage d'idées complexes, sans modèle naturel. C'est ce qui explique la source des malentendus dans ce domaine abstrait. Dans le domaine concret des substances, le danger est inverse. Cette fois, on se fie trop à la nature, que l'on est tenté de suivre. On croit disposer d'un modèle naturel, alors qu'en fait les essences réelles sont inconnaissables :

But this real constitution, or (as it is apt to be called) essence, being utterly unknown to us, any sound that is put to stand for it must be very uncertain in its application; and it will be impossible to know what things are or ought to be called a horse, or antimony, when those words are put for real essences that we have no ideas of at all. (ch. IX, §12)

Les imperfections signalées sont peu gênantes dans la conversation ordinaire, notamment pour les noms de substances. Pour cet usage, le langage reste relativement performant malgré ses imperfections. En revanche dans l'utilisation scientifique du langage, les imperfections en question constituent un obstacle sérieux.

Locke attribue la confusion pour les noms de substances à l'imperfection des mots plutôt qu'à l'entendement lui-même. Les mots servent de médiateurs entre l'entendement et la vérité. Or de nombreux mots ont une signification incertaine ou erronée, ce qui entraîne

des erreurs dans les controverses. En bref, les imperfections du langage (limitées ici au lexique) sont responsables des difficultés rencontrées sur la voie de la connaissance. Il faudrait donc un programme d'évaluation des imperfections de la langue comme instrument de connaissance.

Alors que le chapitre IX adresse ses critiques à l'instrument de communication lui-même (c'est-à-dire au langage), le suivant adresse ses critiques aux utilisateurs de cet instrument. Pire encore, il s'agit pour Locke de fautes et négligences volontaires (ch. X, §1). Cette thématique permet à notre auteur de se livrer à une critique des « sectes » philosophiques et religieuses qui utilisent un jargon et forgent de nouveaux mots. Ce jargon et cette néologie constituent aux yeux de Locke une sorte de « fausse monnaie » linguistique. Les mots deviennent un écran de fumée qui masque l'insignifiance. Sont ici visés explicitement les scolastiques et certains métaphysiciens, mais aussi nombre de ses contemporains dans les domaines religieux, scientifique et philosophique. On retrouve ici non seulement le Locke critique du langage, mais aussi le philosophe politique et précurseur des Lumières. Il n'est pas sans évoquer non plus, par ce type de critiques, le Platon pourfendeur des Sophistes. Sont également visées les personnes qui utilisent des mots abstraits sans leur attacher de significations distinctes (ch. X, §4). Cette confusion est souvent associée à l'assurance de ces personnes, convaincues qu'elles ont raison. C'est une forme de tromperie qui permet de prendre le dessus dans les débats et les controverses. La rhétorique favorise cette obscurité des significations (ch. X, §6). Avec cet art, il s'agit davantage d'avoir raison que de découvrir la connaissance et la vérité. Ce passage évoque à nouveau Platon, cette fois pour la critique de la rhétorique. Pour les maîtres de cette technique, il s'agit avant tout de briller en société, bien davantage que de viser la sagesse. La sophistique et la rhétorique introduisent le désordre dans les discussions sur la religion, la justice ou le droit :

What have the greatest part of the comments and disputes upon the laws of God and man served for, but to make the meaning more doubtful, and perplex the sense? What have been the effect of those multip-

lied curious distinctions, and acute niceties, but obscurity and uncertainty, leaving the words more unintelligible, and the reader more at a loss? (ch. X, §12)

Une autre grande erreur est la confusion entre les mots et les choses:

Another great abuse of words, is the taking them for things. (ch. X, §14)

Locke mentionne à nouveau les « sectes ». Ceux qui sont visés explicitement sont cette fois les philosophes de l'Antiquité. Le fait que Locke fasse une critique des sophistes (sans employer ce terme) et des maîtres de la rhétorique, comme le faisait Platon dans ses dialogues, n'entraîne pas que les grands Anciens échappent eux-mêmes à la critique. Ainsi ce passage vise les disciples d'Aristote qui pensent que les dix noms des catégories du Stagirite sont conformes à la nature des choses. Il vise également les Platoniciens et les Epicuriens. La terminologie de ces philosophes est qualifiée de jargon :

There is scarce any sect in philosophy has not a distinct set of terms that others understand not. But yet this gibberish, which, in the weakness of human understanding, serves so well to palliate men's ignorance, and cover their errors, comes, by familiar use amongst those of the same tribe, to seem the most important part of language, and of all other the terms the most significant. (*ibid.*)

Après s'en être pris à des types de personnages que les grands Anciens, comme Platon, critiquaient eux-mêmes, Locke, mu par son empirisme, son pragmatisme et son désir d'un langage plus simple et plus transparent, s'en prend ainsi cette fois aux grands Anciens à leur tour.

On observe aussi d'un locuteur à l'autre des variations dans les significations associées à un même mot. L'absence de prise de conscience de cette variation est source de malentendus et d'échecs de la communication :

And yet men think it strange, if in discourse, or (where it is often absolutely necessary) in dispute, one sometimes asks the meaning of their terms: though the arguing one may every day observe in conversation make it evident, that there are few names of complex ideas which any two men use for the same just precise collection. (ch. X, §22)

Après avoir critiqué ceux qui pratiquent l'art de la dispute, Locke critique le principe même de la rhétorique et de ses figures. Il s'agit pour lui d'un défaut du langage, qui devient alors instrument de tromperie et d'erreur (ch. X, §34). Il a ici en tête le fait que la rhétorique opère des glissements avec les grandes figures (métaphore, métonymie, litote...) par lesquelles une expression est utilisée à la place d'une autre pour être le signe d'une idée donnée. Au sens strict, il s'agit de fausseté. Notons que Locke est lui-même conscient du caractère extrême de sa critique, qui occulte d'ailleurs le fait que la rhétorique est en quelque sorte inscrite dans la langue même.

Propositions d'amendements

La critique doit être suivie de propositions constructives. Il s'agit simplement de trouver des remèdes, car il serait impensable et naïf d'envisager une réforme des langues. On peut néanmoins essayer de s'exprimer sans obscurité, ambiguïté ou équivoque. Voici quelques exemples de remèdes (ch. XI, §14) : n'utiliser aucun mot sans signification ; que l'idée rattachée au mot soit claire et distincte ou déterminée ; que les noms soient conformes aux choses telles qu'elles existent, notamment dans la recherche scientifique ; parfois, que l'on explicite le sens d'un mot pour éviter les ambiguïtés ; que l'on nomme la chose dans laquelle l'idée simple peut se trouver. Par exemple, pour expliquer la couleur feuille morte, on indique que c'est la couleur des feuilles sèches qui tombent à l'automne. On peut aussi pratiquer l'ostension, qui permet de montrer les qualités dominantes :

Now these leading qualities are best made known by showing, and can hardly be made known otherwise. For the shape of a horse or cassowary will be but rudely and imperfectly imprinted on the mind by words; the sight of the animals doth it a thousand times better. (ch. XI, §21)

Pour les modes mixtes, on peut pratiquer la définition, qui est parfois la seule façon de faire connaître la signification.

Un autre remède possible est l'utilisation constante du même mot dans le même sens (ch. XI, §26). Locke reconnaît toutefois que les notions à exprimer sont bien plus nombreuses que la réserve de mots dont on dispose, ce qui entraîne la polysémie et la variabilité sémantique. Pour y remédier, il faut s'efforcer d'expliquer ce qu'on veut dire et indiquer dans quel sens on utilise un terme polysémique.

Il faut bien reconnaître que, comme ses prédécesseurs et ses successeurs qui ont traité cette thématique, Locke est beaucoup plus convaincant dans sa critique du langage que dans ses propositions de remède, dont certains tourment d'ailleurs le dos à l'économie du langage qu'il avait lui-même mise en avant précédemment.

Conclusion

Notre intention était non seulement d'exposer en quelques pages la doctrine de Locke en matière de philosophie du langage, mais aussi et surtout de montrer la finesse de ses analyses, ou sa modernité dans sa manière de débattre de certaines questions.

Cela n'implique pas, bien entendu, que nous préconisons l'adhésion à la doctrine empiriste de Locke et que nous nous dispensions d'en montrer les faiblesses, mais notre conclusion est que, malgré le développement ultérieur de l'histoire des idées, on ne peut manquer d'être frappé par la qualité et le réalisme de l'ouvrage de Locke. Ce fait nous amène à une réflexion sur l'histoire et l'évolution des doctrines, et aussi sur la nécessité de lire et relire des textes antérieurs à notre propre modernité. Il arrive en effet que l'on y découvre avec plaisir une profondeur dans la discussion, profondeur qui ne peut étonner que celui qui sous-estime le passé et croit à tort, bien naïvement, que seule l'approche scientifique contemporaine mérite considération.

Jean-Philippe Watbled²⁵

²⁵ Université de La Réunion, 15 av. René Cassin, B.P. 7151, 97715 Saint-Denis Messag. Cedex 9 (France).

Références

- Arnauld, A. et Nicole, P. *La logique ou l'art de penser*, Paris : Flammarion, 1970.
- Baraquin, N. et Laffitte, J. *Dictionnaire des philosophes*, Paris : Armand Colin, 2000.
- Damasio, A. R. *Descartes' Error, Emotion, Reason and the Human Brain*, New York: Grosset/Putnam, 1994.
- , *The Feeling of What Happens. Body and Emotion in the Making of Consciousness*, New York; Harcourt Brace & Company, 1999.
- Godin, C. *Dictionnaire de philosophie*, Paris : Fayard, 2004.
- Martin, F. *Les mots latins*, Paris : Hachette, 1976.
- Saussure, F. de. *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1980.
- , *Ecrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 2002.
- Voltaire. *Lettres philosophiques*, Paris : Gallimard Folio, 1986.
-